

Wittgenstein dans la fabrique des Principia. Sur et autour de Tractatus 3. 33.

Sébastien Gandon

▶ **To cite this version:**

Sébastien Gandon. Wittgenstein dans la fabrique des Principia. Sur et autour de Tractatus 3. 33.. 2008. halshs-00326485

HAL Id: halshs-00326485
https://shs.hal.science/halshs-00326485

Preprint submitted on 3 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Wittgenstein dans la fabrique des *Principia.* Sur et autour de *Tractatus* 3. 33.

Sébastien GANDON
PHIER, Clermont II

Les quelques brèves et énigmatiques remarques que Wittgenstein consacre, dans le *Tractatus*, à la théorie des types ont suscité, du vivant même de leur auteur, de nombreuses réactions. Plusieurs philosophes-logiciens, parmi lesquels il faut compter Russell lui-même[1], ont considéré ces paragraphes comme une des clés de voûte de l'ensemble de la pensée wittgensteinienne, et même si les interprétations du propos tractatuséen furent très diverses, tous les interprètes se sont rapidement accordés pour y voir une critique de l'approche russellienne des types. Cette convergence n'est pas surprenante, dans la mesure où Wittgenstein parle, en 3. 331, d'une « erreur de Russell » qu'il conviendrait de débusquer. Nous voudrions cependant, dans ce qui suit, attirer l'attention sur le caractère relativement indéterminé de la conception russellienne à laquelle Wittgenstein est censé s'opposer. Il n'est pas évident de caractériser de façon univoque les implications philosophiques, ontologiques et épistémologiques de la doctrine de Russell. Même l'idée qu'il y aurait une unique théorie des types stable, traversant l'ensemble de la pensée de l'auteur des *Principia* est contestable. Or si un tel socle conceptuel n'existe pas, alors c'est tout le projet de caractériser la pensée wittgensteinienne en la contrastant à un hypothétique programme russellien qui s'effondre.

De façon plus précise, deux raisons nous poussent à insister aujourd'hui sur la difficulté qu'il y a à parler d'une conception russellienne unique et bien identifiée des types. Il n'est d'abord tout simplement pas évident de déterminer quelle est la signification philosophique de la théorie des types dites « ramifiées » exposée dans les *Principia.* Ces dernières années ont vu s'opérer un renouvellement profond dans les études russelliennes[2], renouvellement qui est le fruit de la publication de nouveaux manuscrits[3]. Cette avancée a eu pour résultat de complexifier considérablement l'image du projet russellien – notamment de complexifier les motivations sous-jacentes à l'élaboration d'une théorie des types. Dans la mesure où c'est l'existence même d'une approche stable et unifiée des types qui est remise en cause, ces travaux nous obligent à modifier drastiquement les cadres de l'interprétation du *Tractatus.* Il n'est, ainsi, pas du tout certain que Russell ait, dans les *Principia*, épousé une interprétation ontologique des types.

En second lieu, depuis la date de leur première rencontre, octobre 1910, jusqu'à celle du départ de Wittgenstein en 1913, les deux philosophes n'ont pas cessé de discuter et d'échanger à propos de la logique et de ses problèmes. Nous savons, d'autre part, précisément grâce aux récentes études auxquelles nous avons fait allusion, que les conceptions russelliennes étaient encore en 1910 très mouvantes, bien plus instables en tout cas que ne le laisse supposer une lecture rapide des *Principia.* Wittgenstein a donc eu accès, par ces conversations, à une dimension de la pensée russellienne qui nous est devenu inaccessible

---

[1] Voir Préface au *Tractatus*, in *Tractatus logico-philosophicus*, Paris : Gallimard, 1993, p. 27-28 ; mais également F. P. Ramsey, « Universals », in *Philosophical Papers*, D. H. Mellor éd., Cambridge : CUP, 1994, p. 8-31, et R. Carnap, *La construction logique du monde*, Paris : Vrin, 2002, p. 112-113.

[2] Citons en, pour l'instant, trois : P. de Rouilhan, *Russell et le Cercle des Paradoxes*, Paris : PUF, 1996 ; G. Landini, *Russell's Hidden Substitutional Theory*, Oxford : OUP, 1998 ; B. Linsky, *Russell's Metaphysical Logic*, Stanford : CSLI Publication, 1999

[3] Voir l'édition des *Collected Papers of Bertrand Russell*, Routledge, toujours en cours.

aujourd'hui : à toutes les hésitations, à toutes les ratures et reprises qui ont été effacées dans la version finale de l'œuvre. De sorte que lorsque Wittgenstein parle de la théorie des types, il n'est même pas certain qu'il parle de la théorie des types « ramifiée » contenue dans les *Principia* ; ses allusions visent peut-être d'autres développements, ou des problèmes qui ont été partiellement occultés dans le livre achevé.

Nous aimerions ici examiner plus avant ces deux pistes. Nous reprendrons dans notre seconde section les conclusions de plusieurs travaux récents qui montrent tous à quel point la position philosophique des auteurs des *Principia* concernant la nature des fonctions propositionnelles, et donc des types, est bien plus ouverte qu'on ne le croit souvent, et à quel point aussi les points d'accroche entre le *Tractatus* et les conceptions russelliennes sont multiples. Nous citerons et analyserons, dans notre troisième section, deux lettres de Whitehead, toutes les deux écrites probablement en 1910, non publiées jusqu'à présent. Le contenu de ces documents attestent, de façon nous semble-t-il indubitable, que certaines objections adressées par Wittgenstein aux auteurs des *Principia*, avaient été par eux anticipés[4]. Ces lettres montrent donc *in concreto* à quel point ce qui est resté « hors champ » (ou plutôt « hors texte ») est fondamental pour comprendre les enjeux d'une œuvre comme les *Principia*.

Mais avant de poursuivre plus avant, il n'est pas inutile de revenir sur le texte du *Tractatus* lui-même, afin d'en dégager les thèmes et les axes principaux.

* * *

1- Commençons par citer, et par analyser de façon la plus neutre possible, les paragraphes 3. 33 sq. du *Tractatus*, en cherchant à déterminer quelle est l'erreur que Wittgenstein croit déceler chez Russell :

> 3. 33 – Dans la syntaxe logique, la signification d'un signe ne saurait jouer aucun rôle ; il faut que la syntaxe soit établie sans pour autant faire état de la signification d'un signe, elle ne peut que supposer seulement la description des expressions.
>
> 3. 331 – À partir de cette remarque, examinons la « théorie des types » de Russell : l'erreur de Russell se manifeste en ceci qu'il lui faille parler de la signification des signes pour établir leur syntaxe.
>
> 3. 332 – Aucune proposition ne peut rien dire à son propre sujet, puisque le signe propositionnel ne saurait être contenu en lui-même (c'est là toute la « théorie des types »).
>
> 3. 333 – Une fonction ne saurait par conséquent être son propre argument, puisque le signe de fonction contient déjà l'image primitive [*das Urbild*] de son argument, et ne peut se contenir lui-même.
>
> Supposons, par exemple, que la fonction $F(fx)$ puisse être son propre argument ; il y aurait donc alors une proposition « $F(F(fx))$ » dans laquelle la fonction externe F et la fonction interne F devraient avoir des significations différentes, car la fonction interne est de la forme $\varphi(fx)$, l'externe $\psi(\varphi(fx))$.
>
> Seule est commune aux deux fonctions la lettre F, mais qui en elle-même ne désigne rien. Ceci s'éclaire immédiatement si au lieu de « $F(F(u))$ », nous écrivons : « $(\exists\varphi) : F(\varphi u).\ \varphi u = Fu$ ».
>
> Ainsi se trouve éliminé le paradoxe de Russell.
>
> 3. 334 – Il faut que les règles de la syntaxe logique se comprennent d'elles-mêmes, si l'on sait seulement comment chaque signe dénote.

Trois idées, qui ne sont pas sans lien les unes avec les autres, se dégagent de ces paragraphes.

---

[4] Nous ne voulons pas suggérer que l'auteur du *Tractatus* ne ferait que reprendre dans son livre des critiques que Russell et Whitehead s'étaient déjà adressés à eux-mêmes ; rien n'indique que Wittgenstein ait eu connaissance de ces lettres, rien n'indique non plus d'ailleurs qu'il eût été convaincu par les formulations de Whitehead. Voir section 3 sur ce point.

La première concerne la notion de syntaxe logique[5]. Wittgenstein semble admettre la légitimité d'une théorie des types, mais refuser d'asseoir les distinctions typologiques sur de quelconques différences ontologiques – « il faut que la syntaxe soit établie sans pour autant faire état de la signification d'un signe, elle ne peut que supposer seulement la description des expressions » (3. 33), « l'erreur de Russell se manifeste en ceci qu'il lui faille parler de la signification des signes pour établir leur syntaxe » (3. 331). Dans cette perspective, Wittgenstein admettrait avec Russell la nécessité, pour éviter la contradiction, d'une typologie des expressions, mais il refuserait de dériver les types d'une distinction plus originaire entre diverses sortes d'entités. Que les symboles aient des types différents ne peut se justifier par des considérations sur la nature de ce que les signes signifient – car si les signes en question n'obéissaient pas aux contraintes typologiques, alors ils ne signifieraient pas mal ce qu'ils sont censés signifier – mais ne signifieraient absolument rien du tout. En d'autres endroits, Wittgenstein exprime la même position par sa distinction entre dire et montrer : « la proposition « *fa* » montre que dans son sens l'objet *a* apparaît ; les deux proposition « *fa* » et « *ga* » montrent que dans toutes les deux il est question du même objet *a*. » (4. 1211), et « ce qui *peut* être montré ne *peut* être dit. » (4. 1212).

La critique wittgensteinienne ne viserait donc pas ici un point particulier de la théorie des types. L'auteur ne refuse pas, comme le fera F. P. Ramsey, la ramification, c'est-à-dire la nécessité de distinguer à l'intérieur d'un même type différents ordres[6]. La cible ici n'est que le rapport noué entre ontologie et logique : chez Russell, les contraintes typologiques sont adossées à des considérations sur la réalité. Pour Wittgenstein, qui à cette époque oppose, sans doute trop brutalement, l'*a posteriori* empirique (« ce qui est le cas ») et l'*a priori* logique (ce qui appartient à la forme même du monde), ceci est tout à fait intolérable. Dans une telle perspective en effet, soit les lois typologiques sont des conditions de possibilité du sens, elles sont alors *a priori* et ne peuvent être justifiées empiriquement ; soit elles ont trait à la structure du donné, mais alors elles sont *a posteriori* et n'ont rien à voir avec la nature du sens et du logique[7]. Toute justification des différences typologiques par des considérations ontologiques devient impossible. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas, selon Wittgenstein, divers types d'entités ; cela signifie que le fait qu'il y en ait (ou qu'il n'y en ait pas), précisément parce qu'il ne s'agit pas là d'un fait, ne peut pas se dire. Ce qui constitue les conditions de possibilité de la proposition (« les limites du langage »), ce qui fonde la possibilité même du discours, ne peut être exprimé sous forme propositionnelle. Tel semble être la teneur des propos concernant la syntaxe logique dans ce passage du *Tractatus*.

Une seconde ligne argumentative, centrée sur les notions de proposition et de signe propositionnel, affleure dans le paragraphe 3. 332 et 3. 333. L'idée semble être qu'une proposition ne peut pas être contenue en elle-même : « Aucune proposition ne peut rien dire à son propre sujet, puisque le signe propositionnel ne saurait être contenu en lui-même » (3. 332), « Une fonction ne saurait par conséquent être son propre argument, puisque le signe de

---

[5] Voir Russell, Préface au *Tractatus*, *op. cit.* ; voir également R. Carnap, « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », 1931 in A. Soulez éd., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris : PUF, et M. Black, *A companion to Wittgenstein's Tractatus*, Cambridge, CUP, 1964, p. 145-149.

[6] Le type d'une fonction est déterminé récursivement par le type des valeurs que peuvent prendre ses variables libres. Ainsi, une fonction de type 1 est une fonction dont les arguments sont des individus, une fonction de type 2, une fonction qui prend pour argument des fonction de type 1, etc… A l'intérieur d'un même type, les fonctions se distinguent en ordres selon le type des variables apparentes qu'elles contiennent. Ainsi, si la fonction propositionnelle *^x est empereur* est du même type que *^x a toutes les qualités d'un grand général*, les ordres de ces deux fonctions diffèrent : dans la seconde une quantification apparaît, dont la première est dépourvue. Sur la distinction entre type et ordre (distinction beaucoup plus difficile et intéressante que ce que nous pouvons en dire ici), voir Ph. De Rouilhan, *op. cit.*, p. 231-254.

[7] Cette alternative se retrouve souvent sous la plume de Wittgenstein dans le *Tractatus* ; voir par exemple les réflexions autour du signe « = » (5. 53 sq.).

fonction contient déjà l'image primitive de son argument, et ne peut se contenir lui-même » (3. 333).

Le propos est énigmatique – à quoi Wittgenstein fait-il allusion ? On pense bien entendu au principe du cercle vicieux énoncé par Poincaré, selon lequel une définition ne peut, dans son *definiens* faire référence au *definiendum*. Le mathématicien français, on le sait, faisait de la violation de ce principe l'origine des paradoxes logiques[8]. Mais ce rapprochement n'explique pas l'importance que Wittgenstein semble attacher dans ces remarques à la proposition et au signe propositionnel. Aussi, certains voient dans 3. 332 une référence au principe contextuel de Frege, selon lequel un mot n'a de sens que dans le contexte d'une proposition. Mais quel rapport alors avec les paradoxes ? Wittgenstein pourrait vouloir indiquer que la contradiction est liée à la façon dont la forme de la proposition est appréhendée. Dans une de ses nombreuses interprétations, le principe contextuel fregéen affirme que le mode de combinaison des éléments de la proposition ne peut être abstrait, séparé, de ses éléments eux-mêmes : la forme propositionnelle ne devrait pas être conçue comme une entité supplémentaire dont la fonction consisterait à unifier les autres constituants de la proposition[9]. Dans cette perspective, parler de la forme en tant que telle devient difficile, car cela reviendrait à transformer la forme elle-même en élément (en sujet) d'une nouvelle proposition – à considérer la forme comme un constituant propositionnel parmi d'autres, et rejeter ainsi « l'immanence » du mode de combinaison sur les éléments de la proposition. Or si la forme d'une proposition ne peut devenir sujet d'une proposition, elle ne peut pas non plus se contenir elle-même, se prendre elle-même pour sujet.

La critique ne viserait donc pas, cette fois, la façon dont Russell lie ontologie et logique, mais seulement l'approche de la proposition induite par la théorie des types. Et il est vrai que, dans les années 1912-1913, la question de la nature de la forme propositionnelle est au cœur de la réflexion de Russell. La nouvelle théorie (dite « relationnelle ») du jugement ne considère plus la proposition comme une entité extérieure que l'esprit ne ferait qu'appréhender, mais comme le résultat d'une combinaison mettant en jeu un esprit et certains objets (les constituants de la proposition). Se pose inévitablement alors le problème de la limitation des possibilités de combinaison : s'il est possible, à partir de *Socrate* et de *sagesse*, de former la proposition « Socrate est sage », il est impossible de combiner *table*, *porte-plume* et *livre* pour former « le livre porte-plume la table »[10]. Le lien avec la théorie des types est immédiat. Si le signe « le livre porte-plume la table » est absurde, c'est parce que « porte-plume » ne désigne pas une relation, mais un objet. Russell cherche, dans *Theory of Knowledge* (manuscrit laissé inachevé et non publié à l'époque) à faire de la forme propositionnelle un constituant de la proposition, constituant dont le seul rôle serait de structurer la totalité propositionnelle[11]. Dans la théorie russellienne, toute proposition dirait bien quelque chose d'elle-même, en ce qu'elle contiendrait un élément prescrivant la façon dont elle doit être organisée. Wittgenstein, en affirmant que « aucune proposition ne peut rien dire à son propre sujet », pourrait réagir ici à cette manœuvre.

Enfin, Wittgenstein semble, surtout dans 3. 333, explorer une troisième piste, qui le conduit à questionner le concept de signes et d'identité des signes : un symbole ne serait pas déterminé par son seul aspect typographique, mais également par son mode d'occurrence dans

---

[8] Voir H. Poincaré, Les mathématiques et la logique, *Revue de Métaphysique et Morale*, 13, p. 815-35, 1905 ; 13, p. 17-34, p. 294-317, 1906.

[9] Pour un examen des diverses interprétations du principe contextuel, voir K. Klement, *Frege and the logic of sense and reference*, London : Routledge, 2002, p. 8-14.

[10] L'exemple est de Wittgenstein.

[11] Le premier à faire le lien entre nature du jugement et théorie des types a été N. Griffin, dans « Russell's Multiple Relation Theory », *Philosophical Studies*, 47, 1985, pp. 213-247 ; pour une analyse récente de ces questions, voir G. Stevens, « From Russell's Paradox to the Theory of Judgement : Wittgenstein and Russell on the Unity of the Proposition », *Theoria*, 2004.

la proposition. Ainsi, si l'on suppose « que la fonction $F(fx)$ [peut] être son propre argument », alors il y aurait « une proposition « $F(F(fx))$ » ». Or, dans ce dernier énoncé, « la fonction externe F et la fonction interne F devraient avoir des significations différentes, car la fonction interne est de la forme $\varphi(fx)$, l'externe $\psi(\varphi(fx))$ » (3. 333). Le signe proprement dit n'est donc pas la simple marque « F », mais également la façon dont cette marque apparaît dans le signe propositionnel. Ce dernier point suffit à distinguer le F extérieur du F intérieur : « seule est commune aux deux fonctions la lettre F, mais qui en elle-même ne désigne rien » (3. 333). De même que deux mots différents peuvent posséder la même vocalisation (« chêne », « chaîne »), de même deux signes, tout en étant différent, peuvent posséder la même forme typographique.

Ce mouvement est peut-être le plus intéressant et le plus proprement wittgensteinien. Il nous oblige à interroger l'habitude que nous avons aujourd'hui de distinguer dans une formule l'aspect syntaxique de l'aspect sémantique. Le premier concernerait simplement la forme typographique du symbole ou de la concaténation des signes ; le second, les relations que ces signes ont avec des objets. Pour Wittgenstein, l'identité d'un signe ou d'un symbole n'est pas saisie par la simple opération consistant à citer ce signe (à le mettre entre guillemets) ; pour autant, la question de l'identité du signe n'est pas une affaire « sémantique » – ne serait-ce que parce que dire cela, ce serait déjà faire croire que l'on peut identifier les symboles qui nous permettent de viser les choses indépendamment de cette visée elle-même.

Il est important de comprendre pourquoi adopter un tel point de vue revient à rendre inconcevable la possibilité même d'une violation des règles typologiques. Si les deux symboles « F » diffèrent par le seul fait d'être l'un l'argument de l'autre, alors ce n'est nécessairement pas la même fonction que l'on applique à elle-même. Le paradoxe de Russell est par là même toujours évité – il est impossible, ne serait-ce que d'écrire qu'un signe de fonction apparaisse dans sa propre place d'argument.

Le reproche adressé à Russell n'est pas, ici, d'avoir lesté la théorie des types d'une dimension ontologique, ni non plus d'avoir fait de la forme propositionnelle un constituant parmi d'autres de la proposition. L'erreur de Russell consisterait plus fondamentalement et plus simplement d'avoir cru qu'il y avait des combinaisons absurdes de signes (les paradoxes) qui nécessitaient des considérations particulières. En bref, Wittgenstein reprocherait à son ancien professeur d'avoir tout simplement estimé qu'il y avait des non-sens plus importants que d'autres, des formes de combinaison de signes tellement dangereuses qu'elles requéraient l'élaboration d'une théorie extrêmement raffinée et complexe pour les neutraliser[12]. Selon Wittgenstein, la simple capacité d'identifier les symboles de notre langue devrait suffira à rendre superflu toute théorie des types. Les règles de la syntaxe logique devant se comprendre d'elles-mêmes, « si l'on sait seulement comment chaque signe dénote » (3. 334), aucune hypothèse, aucune théorie, ne serait donc plus nécessaire pour exclure le paradoxe.

Cela, signalons-le, ne signifierait pas pour autant que Wittgenstein rejette le « contenu » de la théorie des types. Le fait que le philosophe reprenne l'exemple paradigmatique d'une fonction se prenant elle-même pour argument semble indiquer au contraire que l'analyse russellienne est dans ses grandes lignes conservée. Le statut des règles typologiques serait toutefois modifié : celles-ci ne seraient plus considérées comme des propositions appartenant à une certaine doctrine qu'il faudrait justifier et défendre, mais seraient de simples dispositifs facilitant l'identification de nos symboles et l'application de la grammaire de notre langage[13].

---

[12] Wittgenstein dit ailleurs : « nous ne pouvons donner à un signe un sens incorrect » (5. 4731). L'hypothèse fondamentale de la théorie russellienne est que l'on peut faire une telle chose.

[13] Pour plus de détail concernant ce dernier point, nous nous permettons de renvoyer aux analyses de S. Gandon, *Logique et Langage. Etudes sur le premier Wittgenstein*, Paris : Vrin, 2002.

Trois thèmes paraissent donc émerger des remarques 3. 33 - 3. 334 : une discussion du rapport entre logique et ontologie ; une critique de la réification de la forme propositionnelle ; une réflexion autour des critères d'identité des symboles. Ces thèmes ne sont bien entendu pas étrangers les uns aux autres – mais ils semblent suffisamment caractérisés pour devoir être distingués. Mais il convient surtout de souligner le caractère extrêmement allusif et vague des propos de Wittgenstein. La théorie des types et les paradoxes sont le sujet de centaines de pages chez Russell. Plusieurs passages sont uniquement consacrés à l'analyse des différentes formes de paradoxes. Rien de tel chez Wittgenstein. Pour prendre un seul exemple, quel est au juste, le « paradoxe de Russell » invoqué ici : la contradiction liée à la classe des classes qui ne s'appartiennent pas elles-mêmes ? Celle, comme nous avons cru le comprendre, liée aux fonctions propositionnelles ? Mais *quid* alors du paradoxe du menteur qui concerne plus immédiatement la forme propositionnelle, et qui n'est pas de même nature que les précédents ? Et *quid* de l'activité essentielle, consistant à classer les différents paradoxes ? Wittgenstein ne dit rien de tout cela, et ces silences rendent extrêmement ardus l'interprétation de ce court passage.

Nous allons maintenant nous pencher sur quelques éléments de l'analyse russellienne. Le but n'est pas de contester le fait que Wittgenstein entendait en 3. 33 sq. critiquer Russell, mais de montrer que les objections de l'auteur du *Tractatus* ne sont pas étrangères à la façon dont Russell et Whitehead formulaient eux-mêmes les problèmes. Comme il n'est pas question de rendre compte en quelques pages de la complexité des enjeux auxquels la théorie des types est censée répondre, nous allons nous focaliser sur deux points. En premier lieu, nous avons vu qu'une des critiques de Wittgenstein semble être dirigée contre le tour ontologique donnée à la notion de type ; or, il n'est pas certain que la théorie exposée dans les *Principia* ait une quelconque dimension ontologique ; Wittgenstein ne serait donc, sur ce point, pas si éloigné de son mentor. En second lieu, Wittgenstein paraît reprocher à Russell d'avoir fait comme si les propositions typologiques étaient des principes logiques de même nature que les autres, alors qu'elles sont, selon lui, liés à notre inaptitude à reconnaître les signes de notre langage – or dans notre troisième section, nous citerons deux lettres de Whitehead dans lequel le philosophe anticipe cette objection.

2- Comme il est bien connu, dans les *Principles*, Russell défend une conception universaliste de la logique, selon laquelle aucune restriction ne pèse sur le champ de variation des variables. Russell parle en 1903 de la catégorie générale de terme : tout symbole désigne un terme, et les termes ne sont pas hiérarchiser en différents types. Certes, le philosophe distingue ceux d'entre les termes susceptibles d'apparaître comme concept, et ceux qui ne peuvent apparaître que comme entité, c'est-à-dire comme sujet logique[14]. Ainsi, le terme *sagesse* peut être le sujet d'une proposition, comme dans *La sagesse est une vertu*, mais il peut également jouer un rôle prédicatif comme dans *Socrate est sage* ; le terme *Socrate*, lui, ne peut apparaître que comme sujet logique. Les entités qui, comme *Socrate*, ne peuvent apparaître que comme sujet logique sont des choses (« *thing* ») ; les autres êtres, qui, comme sagesse, amour, … peuvent avoir également des occurrences prédicatives, sont des concepts (« *concept* »). Mais l'existence d'une telle division à l'intérieur des termes ne remet pas en question le fait qu'il n'y a fondamentalement qu'une et qu'une seule catégorie logique. Russell considère en effet comme étant « *self-contradictory* » l'affirmation selon laquelle les concepts ne peuvent pas instancier des variables ; la structure de l'énoncé « *Humanité* ne peut se présenter dans une proposition que comme concept » manifeste en effet elle-même son absurdité[15].

---

[14] *The Principles of Mathematics*, London : Routledge, p. 46.
[15] *Ibid*. p. 46.

Bref, si les concepts diffèrent des choses, la distinction entre les deux n'a absolument pas le statut de la distinction typologique, ou fregéenne, entre fonction et objet. *Socrate* comme *sagesse* sont, dans les *Principles*, des individus ; les deux termes devraient être représentés par des noms d'objet, et non par un nom d'objet et un prédicat, comme on l'enseigne aujourd'hui, en suivant la leçon de Quine, dans les cours d'introduction à la logique du premier ordre. Certes, les fonctions propositionnelles russelliennes peuvent être considérées comme un analogue de notre notion de prédicat. Mais précisément, « concept » et « fonction propositionnelle » ne sont pas synonymes dans les *Principles*. Comme le dit Russell, les fonctions propositionnelles sont des « propositions qui contiennent une variable »[16] ; elles présupposent donc l'idée de proposition et de variable, et en conséquence toute la très difficile théorie de la dénotation – ce qui n'est pas le cas de la notion de concept. L'entité *sagesse* n'est ainsi pas identique à la fonction propositionnelle *x est sage*[17].

De cette analyse, rien ne paraît avoir subsisté dans les *Principia*. Les variables sont en 1910 toujours relatives à un type, et aucune distinction ne semble désormais pouvoir être opérée entre fonctions propositionnelles et universaux (ou concepts). L'universel *sagesse*, par exemple, paraît devoir être considéré comme une fonction propositionnelle, comme une entité intensionnelle typologiquement distincte d'un individu. Plusieurs commentateurs ont cependant récemment remis en question l'idée que Russell abandonnerait dans les *Principia* l'universalisme des *Principles*. Le sujet est très vaste, puisqu'il couvre en réalité l'ensemble de l'évolution, extrêmement complexe, de la pensée russellienne entre 1903 et 1910, donc l'interprétation de la théorie des descriptions, l'analyse des théories dites substitutionnelles, la place du principe du cercle vicieux, etc, … Nous nous concentrerons sur seulement un aspect : le statut que Russell accorde à la fonction propositionnelle dans les *Principia*. Pour déterminé et partiel qu'il soit, le sujet n'en revêt pas moins une importance fondamentale, puisque la théorie des types est, en 1910, présentée comme une hiérarchie de fonctions propositionnelles.

Le second chapitre du livre de B. Linsky, *Russell's Metaphysical Logic* (1999), vise explicitement à soutenir qu'il faut maintenir dans les *Principia* la distinction entre universel et fonction propositionnelle faite dans les *Principles*. Après avoir insisté sur le fait que les deux notions sont habituellement utilisées dans des contextes très différents (métaphysique pour la notion d'universel, logique pour celle de fonction propositionnelle), le commentateur donne deux arguments en faveur de sa thèse.

Le premier s'appuie sur une apparente contradiction entre les thèses développées dans les sections 2 et 3 du second chapitre de l'introduction des *Principia*. Dans la première des deux sections, Russell définit la fonction propositionnelle comme une ambiguïté[18] :

> Par une 'fonction propositionnelle' nous désignons quelque chose qui contient une variable *x*, et exprime une *proposition* aussitôt qu'une valeur est assignée à *x*. Ce qui signifie qu'une telle fonction propositionnelle diffère d'une proposition seulement par le fait qu'elle est ambiguë ; elle contient une variable dont la valeur n'est pas fixée.

Comme par ailleurs Russell affirme qu'une valeur de la fonction, c'est-à-dire une proposition, ne présuppose pas la fonction[19], B. Linsky en conclut que, dans ce passage, une « priorité » de la proposition par rapport à la fonction propositionnelle est affirmée. Mais dans la section 3, Russell expose sa nouvelle théorie multiple du jugement, selon laquelle le jugement n'est rien

---

[16] *Ibid*. p. 263.

[17] Elle ne peut être non plus identifiée à la partie constante d'une fonction propositionnelle. Russell nomme assertion ce qui reste d'une proposition lorsqu'on lui ôte un constituant – les assertions russelliennes correspondent ainsi aux fonctions fregéennes. Tout le propos de Russell est de montrer que la plupart du temps, rien n'unifie ce « reste », et que les assertions ne correspondent à aucune fonction (*Ibid.*, p. 107).

[18] *Principia Mathematica*, vol. 1, Cambridge : CUP, 1910, p. 38.

[19] *Ibid.*, p. 39.

d'autre qu'une relation entre un esprit et des entités extérieures. Selon l'interprète, cette seconde ligne conduit à affirmer la « priorité » des constituants de la proposition sur la totalité propositionnelle. Il y a ainsi « deux genres de dépendances qui jouent dans des sens opposés »[20] : la première « dérive » la fonction propositionnelle de la proposition ; la seconde fait l'inverse. Comment résoudre la difficulté ?

La proposition consistant à distinguer universaux et fonction propositionnelle offre une élégante solution. Les universaux seraient, en 1910, premiers par rapport aux propositions. Une proposition serait ainsi une relation multiple entre l'esprit et des objets, dont certains sont des universaux. Par exemple, la proposition *Socrate est sage* pourrait être représentée comme une relation de croyance *C* entre un esprit *m* et deux entités, Socrate et la sagesse : *C*(*m*, *Socrate*, *sagesse*). Ici, aucune fonction propositionnelle n'interviendrait à titre de constituant ultime de la proposition. En revanche, à partir de la proposition *Socrate est sage*, il est possible de former la fonction propositionnelle ^*x est sage*, en substituant à *Socrate* la variable *x*. Dans ce dispositif, les universaux seraient premiers par rapport aux propositions, qui seraient, à leur tour, premières par rapport aux fonctions propositionnelles. L'universel *Sagesse* pourrait donc[21], exactement comme en 1903, être considéré ici comme un individu, du même type que *Socrate*.

L'idée est séduisante, surtout si l'on prend en compte une autre série de problèmes touchant à l'unicité de l'analyse propositionnelle. Considérons la proposition *Socrate fut le maître de Platon*. Selon que l'on substitue *x* à Socrate ou à Platon, ou qu'on remplace simultanément Socrate et Platon par *x* et *y*, on obtient trois fonctions différentes : ^*x fut le maître de Platon*, *Socrate fut le maître de* ^*x*, ^*x fut le maître de* ^*y*. Or Russell maintient qu'il n'y a qu'une analyse de la proposition (de ce point de vue, la nouvelle théorie multiple du jugement ne change rien à l'affaire), ce qui conduit à poser la question suivante : quelle est la bonne décomposition, selon Russell ? Ce problème rejoint celui, soulevé par M. Dummett[22], de la multiplicité des décompositions dans la théorie fregéenne. J. Levine[23] a montré que la distinction entre universel et fonction propositionnelle proposée par Linsky permettait de contourner la difficulté : il y aurait, chez Russell, une multiplicité de décompositions possibles d'une même proposition en termes de fonctions propositionnelles, mais une seule analyse de la proposition en termes d'individu et d'universaux. Même si *Socrate fut le maître de Platon*, par exemple, peut être considérée comme la valeur de la fonction propositionnelle ^*x fut le maître de Platon* pour l'argument *Socrate*, la proposition elle-même doit être analysée en *Socrate*, *Platon* et de la relation *être le maître de* : la fonction ^*x fut le maître de Platon* (pas plus, d'ailleurs, que la fonction ^*x fut le maître de* ^*y*) n'est pas un constituant ultime de *Socrate fut le maître de Platon.*

Un second argument, touchant au principe du cercle vicieux, milite en faveur d'une distinction entre universaux et fonctions propositionnelles. On trouve plusieurs formulations de ce principe chez Russell, et ces variations ne sont pas sans importance philosophique[24]. L'idée commune à toutes les versions est qu'une définition d'un concept ne peut pas, dans son *definiens*, référer ou présupposer le concept à définir. Ce principe est extrêmement fort, puisque, selon l'interprétation qu'en donne Russell, non seulement il interdit qu'une fonction soit prédiquée d'elle-même (le fait d'appliquer la fonction, qui est une ambiguïté, à elle-même ne lèvera pas l'ambiguïté), mais il bloque également la possibilité pour une fonction propositionnelle de posséder des variables dont le domaine de variation contiendrait la

---

[20] *Russell's Metaphysical Logic*, op. cit., p. 25.
[21] Ce n'est pas l'opinion de Linsky. Sur ce point, voir *infra*.
[22] M. Dummett, *Frege : philosophy of language*, London, Duckworth, 1971, chap. 2.
[23] Voir son « « Analysis and Decomposition in Frege and Russell », *The Philosophical Quarterly* 52 (207), 2002, pp. 195-216.
[24] Sur ces variantes, voir P. de Rouilhan, *op. cit.*, p. 148-154.

fonction. En un mot, il est non seulement au fondement de distinction des fonctions en types, mais également de la ramification, c'est-à-dire de la distinction des fonctions propositionnelles d'un type donné en divers ordres.

Or comme Ramsey, mais également après lui Gödel et Quine l'ont souligné, le principe du cercle vicieux n'a pas de justification évidente, si on admet que les symboles définis désignent des entités dont l'existence est indépendante par rapport à l'acte de définition. Comme le dit Linsky[25] :

> Une description définie comme 'la plus grande personne dans la pièce' isole un individu en faisant référence à une totalité à laquelle il appartient [et] c'est seulement lorsque l'objet est en quelque manière créé par la définition qu'une telle interdiction [*i. e.* le principe du cercle vicieux] peut être appliquée. Il semble y avoir ainsi un élément *constructiviste* dans la conception des fonctions propositionnelles qui s'ajuste très mal avec le réalisme platonicien de la théorie des universaux.

Si les fonctions propositionnelles étaient des entités intensionnelles, alors le principe du cercle vicieux devrait valoir comme un principe ontologique. Mais comment alors légitimer un tel principe ? Ne peut-on pas désigner un objet en faisant référence à la totalité à laquelle il appartient ? Et même si l'on parvenait à justifier l'interdit posé par Poincaré, comment alors expliquer que son application soit restreinte aux seuls universaux ?

B. Linsky tire argument de ces difficultés pour affirmer que les fonctions propositionnelles, qui sont ce à quoi le principe du cercle vicieux est d'abord appliqué chez Russell, ne sont pas des entités appartenant à l'ameublement du monde, mais de simples expressions. La question de la justification de l'interdit serait ainsi réglée, puisqu'un élément constructiviste serait bien présent au cœur de la théorie des types : les fonctions propositionnelles, loin de désigner des entités indépendantes, seraient chez Russell le résultat d'une construction récursive issue de la mise en variable de certaines parties des propositions. Le règles typologiques ne seraient alors qu'une prise en compte, sur le plan formel, de cette genèse logique des fonctions. Le commentateur retrouve ainsi les conclusions auxquelles il avait abouti par un autre cheminement.

B. Linsky prétend toutefois que les règles typologiques s'appliquent à la fois aux fonctions propositionnelles et aux universaux ; il ne défend donc pas une interprétation purement nominaliste des types. G. Landini[26] et K. Klement[27], qui considèrent que la théorie des types ne s'appliquent qu'aux fonctions propositionnelles, ont radicalisé sa position. Pour eux en effet, la hiérarchie russellienne n'est qu'une « hiérarchie des différents types d'expressions, pourvues de sens de différentes manières » ; et il n'y aurait, en conséquence, dans les *Principia* comme dans les *Principles*, toujours qu'un unique type fondamental, dont tous les universaux (les « concepts » de 1903), avec tous les autres termes, feraient partie. L'universel *la sagesse* devrait être, si l'on suit Russell, représenté par une lettre d'individu, exactement comme *Socrate* l'est, et non par la fonction propositionnelle *^x est sage*. Le « principe du cercle vicieux » serait alors « une conséquence de la nature récursive des conditions de vérité des propositions quantifiées »[28] – nature récursive qui serait elle-même liée au fait que les fonctions propositionnelles sont extraites des propositions par la mise en variable d'un de leurs constituants.

Citons le rapide résumé que K. Klement donne des grandes lignes de son interprétation[29] :

---

[25] *Russell's Metaphysical Logic*, op. cit., p. 26.
[26] *Russell's Hidden…*, op. cit., chap. 8.
[27] « Putting Form Before Function : Logical Grammar in Frege, Russell, and Wittgenstein », *Philosopher's Imprint*, vol. 4, http://www.umich.edu/~philos/Imprint/frameset.html?search.
[28] K. Klement, *op. cit.*, p. 30.
[29] K. Klement, *op. cit.*, p. 29-30.

> Pourquoi est-il impossible pour une fonction propositionnelle de se prendre elle-même pour argument ? Dans la nouvelle métaphysique des *Principia*, Russell n'est plus engagé, au niveau ontologique, par les propositions et les fonctions propositionnelles, mais même au niveau linguistique, les propositions et leurs formes sont antérieures aux fonctions. On commence avec des propositions déterminées telles que « *a* est *q* », « *b* est *q* », etc… La fonction propositionnelle « ^*x* est *q* » est atteinte simplement en pensant le nom « *a* » dans « *a* est *q* » comme étant remplaçable par n'importe quel autre nom d'individu ; elle est ce que toutes ces propositions ont en commun. Cependant « ^*x* est *q* » n'est le nom d'absolument aucun individu, ni d'aucune entité. Ainsi, une soi-disante proposition de la forme « (^*x* est *q*) est *q* » ne compte pas pour une instance. Les fonctions de *type* supérieur sont atteintes d'abord via les propositions « (*x*)(*x* est *q*) » et (*x*)(*x* est *p*) », en remarquant leur parenté, et en considérant la partie « *x* est *q* » de « (*x*)(*x* est *q*) » comme remplaçable par n'importe quelle autre expression dans laquelle « *x* » apparaît libre. Cela nous donne la fonction « (*x*).ϕx » et avec elle, la quantification d'ordre supérieure. […] De façon générale, la vérité d'une proposition contenant une fonction propositionnelle est définie récursivement dans les termes de la vérité ou de la fausseté de ses valeurs. […] C'est pourquoi Russell conclut que, afin d'être une fonction « bien définie », une fonction ne peut pas « avoir parmi ses valeurs quoi que ce soit qui présuppose la fonction », et que « une fonction ne peut pas être définie à moins que ses valeurs soient définies », cas qu'il décrit comme étant « peut-être le cas le plus fondamental » du principe du cercle vicieux […]. L'explication de ce qui rend le cercle vicieux fait appel à la hiérarchie vérifonctionnelle mise en jeu dans la sémantique du langage.

Si l'on en croit K. Klement, la hiérarchie typologique ne s'ajuste pas à des divisions ontologiques déjà présentes. En réalité, c'est précisément le contraire qui est vrai : si hiérarchie des types il y a dans les *Principia*, c'est précisément parce que les choses que l'on catégorise ne sont que les résultats d'une construction. K. Klement va jusqu'à faire de cette idée l'intuition fondatrice du logicisme russellien[30] :

> Les conceptions du Russell pré-wittgensteinien semblent encore dignes d'intérêt, précisément parce qu'elles *ne cherchent pas* à expliquer les règles qui gouvernent la grammaire logique en faisant référence à la nature des entités ; toutes les entités *véritables* peuvent se présenter comme sujet logique. Celles qui ne le peuvent pas ne sont pas réellement des entités, et elles n'apparaissent comme telles qu'à cause d'une incapacité à comprendre la vraie forme logique des propositions dans lesquelles, prétendument, elles se présentent.

Si une fonction propositionnelle n'est pas du même type qu'un individu, ce n'est pas parce qu'elle est le nom d'un être dont la nature serait fondamentalement différente de celle d'un individu, mais parce qu'elle est le résultat d'une opération de construction linguistique effectuée par le logicien.

Résumons. Au moins deux raisons militent en faveur d'une interprétation nominaliste de la notion de fonction propositionnelle. La première a trait à la cohérence du discours de Russell : comment comprendre que les constituants « précèdent » logiquement la proposition dont les fonctions propositionnelles « dérivent », si l'on identifie les fonctions aux constituants ? La seconde se fonde sur le rôle joué par le principe du cercle vicieux : si l'on considère les fonctions propositionnelles comme des expressions construites récursivement, alors ce principe se justifie par la récursivité inscrite au cœur du processus définitionnel ; si l'on refuse de suivre cette voie, alors il faut se résoudre à concevoir le principe du cercle vicieux comme un dogme, que Russell avance sans justification.

Une interprétation aussi radicalement nominaliste, soulignons-le, ne fait pas consensus, même au sein des commentateurs qui n'adhèrent pas, ou pas complètement, à une lecture réaliste des types. B. Linsky, on l'a vu, prétend que les types s'appliquent aussi bien aux fonctions propositionnelles qu'aux universaux ; P. de Rouilhan, même s'il souligne l'importance de l'exigence universaliste, met, lui, en avant l'« agnosticisme » de Russell, et préfère souligner le fait que la théorie des *Principia* est en retrait par rapport aux exigences

[30] K. Klement, *op. cit.*, p. 42.

qui animaient les approches précédentes[31]. La seule possibilité d'une lecture aussi nominaliste montre toutefois à quel point le jeu reste ouvert dans les *Principia* ; et cette ouverture n'est pas sans conséquence sur notre compréhension des remarques du *Tractatus*.

En effet, si on accepte de suivre Landini et Klement, les paragraphes 3. 33 sq. sonnent tout différemment. L'affirmation liminaire de Wittgenstein selon laquelle « dans la syntaxe logique, la signification d'un signe ne saurait jouer aucun rôle », constituerait alors non pas une opposition frontale à Russell, mais la reformulation d'une idée qui est, si l'on en croit Klement, au fondement des *Principia*. L'affirmation qu'il n'y a qu'un type fondamental de choses trouverait son pendant dans la thèse tractatuséenne selon laquelle les propositions sont des combinaisons d'objets (non typologiquement différenciés), et Wittgenstein nous dirait en 3. 33 sq. que la notion de type ne concernerait que des constructions linguistiques, non des choses à proprement parler. Bref, l'auteur du *Tractatus* pourrait être lu comme un lointain précurseur de l'interprétation radicalement nominaliste des *Principia* avancée aujourd'hui par Landini et Klement.

D'autre part, l'importance accordée à la forme propositionnelle pourrait être liée, elle aussi, à la priorité accordée chez Russell à la proposition sur la fonction propositionnelle. Wittgenstein donne en effet, en 3. 31 sq, à la notion d'expression (« *Ausdruck* ») la définition suivante : une « expression » est « chaque partie de la proposition qui caractérise son sens », ou encore « la marque caractéristique commune d'une classe de propositions », ou enfin ce qui dans une proposition est constant lorsque l'on fait varier un de ses constituants. Comment ne pas reconnaître sous ces diverses définitions une reprise du concept russellien de fonction propositionnelle, telle que présentée par Linsky, Landini et Klement ? Et comment alors ne pas voir dans le choix du vocable même « expression », une décision en faveur de la lecture nominaliste des *Principia* ? En proposant de rebaptiser expression la notion russellienne de fonction propositionnelle, Wittgenstein insisterait sur la dimension constructive et symbolique de ce concept clé.

Les commentateurs qui opposent Wittgenstein à Russell le rapprochent généralement de Frege[32]. Or, chez Frege, la différence entre concept et objet est une différence ontologique ; ce qui va directement à l'encontre de 3. 33 sq. D'autre part, la fonction est une notion première, chez Frege, et la proposition un concept second, au sens où c'est la saturation par un objet d'une fonction qui engendre une proposition[33]. Sur cette question (et ce, malgré le principe contextuel), Wittgenstein semble de nouveau ne pas suivre son compatriote. Les relectures récentes des *Principia* semble ainsi mettre en question la conception très répandue selon laquelle l'auteur du *Tractatus* trouverait chez Frege les moyens de s'opposer frontalement à l'approche développée par Russell et suggérer une autre image de Wittgenstein : celle d'un disciple de Russell cherchant, de l'intérieur même des *Principia*, à renouveler, en radicalisant bien souvent les positions parfois contradictoires entre elles de son mentor, le cadre global de sa pensée. Nous allons dans ce qui suit donner une nouvelle illustration de ce changement de perspective.

3- Dans la section qui précède, nous nous sommes intéressé à des lectures de Russell qui remettaient en question la première des trois façons de lire 3. 33 sq. distinguées dans notre section 1 – celle selon laquelle Wittgenstein critiquerait la conception réaliste de la hiérarchie

---

[31] P. de Rouilhan discute du rapport entre principe du cercle vicieux et constructivisme, voir *Russell et le cercle des paradoxes*, *op. cit.*, p. 252-254.

[32] Sur ce mouvement de balancier entre Frege et Russell, voir M. Marion, *Introduction au Tractatus*, Paris : PUF, 2004.

[33] Cette question est extrêmement discutée dans la littérature secondaire (voir M. Dummett, *op. cit.*, et pour une opinion différente, H. Sluga, *Gottlob Frege*, 1980). Le problème est compliqué chez Frege par la distinction entre sens et référence. Le point sur lequel nous attirons l'attention est cependant trivial : les fonctions, chez Frege, ne sont pas engendrées, comme c'est le cas chez Russell selon Landini-Klement, par la mise en variable d'un élément au sein de propositions dont les constituants sont, au niveau élémentaire, tous des individus (encore une fois, les universaux sont des individus pour Russell).

typologique (par contrecoup aussi, la seconde de ses lectures, celle selon laquelle il s'en prendrait à l'approche russellienne de la proposition[34]). Nous nous attacherons maintenant plus directement au troisième thème : celui qui concerne l'impossibilité du non-sens. Nous voudrions montrer que, sur ce point également, les auteurs des *Principia* avaient une position bien plus complexe qu'on ne le croit habituellement. Nous changerons toutefois de stratégie : plutôt que d'évoquer certains changements récents dans la littérature secondaire, nous citerons et commenterons brièvement deux lettres de la correspondance, non encore publiées, entre Whitehead et Russell, dans lesquelles la question du statut des règles typologiques est posée sans détour (seules les lettres de Whitehead ont été conservées – aucune des réponses de Russell n'a survécu)[35].

Les deux extraits ne sont pas simples à interpréter, ne serait-ce que parce que Whitehead y fait allusion à un manuscrit des *Principia*, aujourd'hui perdu. Nous focaliserons notre attention sur la question générale du statut des contraintes typologiques, en nous contentant de suggérer sans les développer des pistes d'interprétation pour les passages plus techniques.

La première citation est extraite d'un document non daté, mais vraisemblablement écrit en 1910 :

> Je ne suis pas certain que *3. 03 soit correct en l'état – ou du moins soit actuellement bien expliqué. J'ai l'impression que deux idées différentes sont confondues – à savoir une prémisse logiquement vraie, et un test qui remédie à l'incomplétude de notre symbolisme.
> Une prémisse logique vraie doit être telle qu'elle serait encore requise si notre symbolisme était complet et adéquat. Mais quand tel est le cas, le type est toujours en évidence. Par exemple, si chaque lettre représentait un individu ayant i comme indice, alors quand nous avons $\vdash .\varphi x_i$ et $\vdash .\psi y_i$,, nous n'aurions besoin d'aucun axiome assurant que x_i et y_i sont du même type, et que n'importe quelle valeur de x_i est une valeur possible de y_i et vice versa ; mais nous continuerions d'avoir besoin d'un axiome garantissant que, si $\vdash .\varphi x_i$ et $\vdash .\psi y_i$, nous pouvons aussi écrire $\vdash .\sim\{\sim\varphi x_i . \vee \sim .\psi x_i\}$ (1).
> Je vois à peu près comment (en faisant l'hypothèse que Platon est un individu) nous pouvons prouver [du moins, je suppose que nous pouvons] :
>
> $\vdash .\sim\{\sim\varphi(\text{Platon}) \vee \sim\psi(\text{Platon})\}$.
>
> Mais je ne vois pas comment l'assertion ambiguë (1) peut être obtenue sans un axiome. [Je suppose que nous pourrions prouver $\vdash .\sim\{\sim\varphi x_i \vee \sim .\psi y_i\}$]. Il me semble que la prémisse logique requise est :
>
> $\vdash :\varphi(x_i, y_i).\supset .\ \varphi(x_i, x_i)$.
>
> Il y a ensuite le test remédiant à l'incomplétude de notre symbolisme. Nous ne représentons pas (du moins pas complètement) les types de nos variables : d'où le fait que nous soyons sujets à écrire des <u>non-sens</u> – mais une prémisse <u>logique</u> n'est jamais requise pour nous empêcher d'écrire des <u>non-sens</u>, une prémisse logique évite simplement des erreurs et promeut le vrai. Ainsi, le test qui est ce qui est expliqué dans le texte imprimé est simplement un test adéquat, justifiant notre usage d'un symbolisme incomplet.
> Si j'ai raison, des reformulations seront nécessaires.
> Je suis désolé que ces idées me viennent à l'esprit en cette dernière heure, après environ la dixième relecture – mais je me sens convaincu qu'il y a quelque chose en elles.[36]

---

[34] Concernant ce second point, que nous n'avons pu qu'évoquer rapidement dans ce qui précède, voir K. Klement, *op. cit*.

[35] Nous remercions les archives Russell, à McMaster University, de nous avoir communiqué ces documents. Nous remercions également G. Whitehead de nous avoir donné l'autorisation de publier ces lettres.

[36] « I don't feel sure that *3. 03 is right as it stands – or at least as it is explained. It appears to me as if two different ideas are muddled up together – namely a true logical premiss and a test which supplements the incompleteness of our symbolism.
A true logical premiss must such as would still be required [sic], if our symbolism were complete and adequate. Now in such a case, the type is always in evidence. E.g. let every letter representing an individual have i as subscript, then we have $\vdash .\varphi x_i$ and $\vdash .\psi y_i$, we do not need any axiom to assure us that x_i and y_i are of the same type, and that any possible value of x_i is a possible value of y_i and vice versa ; but we do not need an axiom to assure us that given $\vdash .\varphi x_i$ and $\vdash .\psi y_i$ we can also write $\vdash .\sim\{\sim\varphi x_i . \vee \sim .\psi x_i\}$ (1).
I quite see that (assuming Plato is an individual) we can prove [at least I suppose we can] :

$\vdash .\sim\{\sim\varphi(\text{Plato}) \vee \sim\psi(\text{Plato})\}$.

But I don't see how the ambiguous assertion (1) can be got at without an axiom. [I suppose we could prove $\vdash .\sim\{\sim\varphi x_i \vee \sim .\psi y_i\}$]. It seems to me as if the logical premiss wanted is :

Dans les *Principia*, *3. 03 dit ceci : « étant donné deux fonctions propositionnelles élémentaires, « $\vdash.\phi p$ » et « $\vdash.\psi p$ » dont les arguments sont des propositions élémentaires, nous avons $\vdash.\phi p . \psi p.$ ». Ce théorème est présenté comme appartenant à un groupe, les propositions *1. 7 / *1. 72, dont Russell dit que c'est par eux (et plus tard les axiomes de la section *9 consacré à la quantification) que la théorie des types s'introduit en logique. L'idée sous-jacente à *3. 03 est que si les variables p dans « $\vdash.\phi p$ » et « $\vdash.\psi p$ » n'étaient pas du même type, alors il n'y aurait pas de fonction « $\phi p . \psi p.$ », puisque, par hypothèse, ϕ et ψ ne pourraient avoir le même argument. Même si certains indices laissent supposer que la proposition dont Whitehead parle n'est pas tout à fait la même que *3. 03 des *Principia* (voir plus bas), le discours que tient le philosophe sur la prémisse qui nécessite « des reformulations » semble s'appliquer, dans ses grandes lignes, à ce théorème des *Principia*.

En effet, dans l'extrait cité, Whitehead distingue deux aspects complètement différent : la question de la restriction typologique, qui est, pour Whitehead un faux problème (nous y reviendrons) ; la question de l'identité et la différence des variables, qui, lui, semble nécessiter une analyse logique supplémentaire[37].

Dans une seconde lettre, plus claire que la précédente, datée du 31 mai 1910, Whitehead revient sur le problème :

> Je crois que tu n'as pas compris le point de mon précédent message écrit de façon peu soignée dans l'urgence des obligations.
> Je reconnais bien entendu que *3. 03 est nécessaire pour les raisons données dans le texte et dans la correction que tu proposes – tout cela est présupposé dans mon raisonnement.
> Mon point est que il ne s'agit pas d'un Pp de notre système logique. Tu masques le problème en disant de façon vague « il appartient à la logique de déterminer quels arguments peuvent, de façon sensée, être fournis… » Je suis d'accord, si par cela, tu veux dire que nous pourrions espérer trouver cette détermination dans un manuel de logique, et que faute de cela, nous pourrions tomber dans l'erreur. Mais cela ne fait pas de *3. 03 une partie du système logique. Dieu considérerait le système logique comme complet sans lui, tout aussi complet qu'il n'est sans un axiome nous interdisant d'écrire « $\vdash \in \mathrm{Nc}$ » ou « $\mathrm{Nc} \in \vdash$ ». Le « système logique » est indépendant de notre symbolisme, et utilise le symbolisme pour exprimer des idées – la question de savoir quand le symbolisme exprime des idées déterminées n'appartient pas au système, et est importante seulement parce que, à cause de l'infirmité de nos esprits, nous devons utiliser le symbolisme (les mots ou d'autres choses) formellement, sans perception des idées exactes qu'il devrait exprimer – tout un chacun substitue des idées individuelles fluctuantes et imprécises aux idées déterminées et exactes que nous devrions percevoir. En conséquence, au sens où nous parlons d'idées exactes et déterminées, il n'y a souvent absolument aucune idée exprimée par nos symboles, qui ne sont, en ce sens, que de simples formes sur nos feuilles.
> En réalité, il est impossible, même avec tous nos efforts, de savoir avec certitude ce que sont exactement les idées exprimées par nos symboles – si, toutefois, ils en expriment une. Par exemple, pendant des années, nous avons cru que « $\alpha \in \alpha$ » pourrait signifier quelque chose.
> Nous avons besoin d'une règle garantissant à nos symboles une signification exacte, lorsque notre perception de cette signification est embrouillée. Nous ne devrions pas avoir besoin de quelque théorie des types, ou de quelque partie philosophique de la logique que ce soit, nous devrions voir la signification, et « aucune signification » n'est rien du tout ; on a donc simplement affaire à une vision des idées et à une non-vision des idées là où il n'y en a aucune à voir – Mais en réalité, nous sommes embrouillés par une masse d'idées fluctuantes, émergeant dans nos esprits à cause de toute sorte de

---

$\vdash:\varphi(x_i, y_i).\supset. \varphi(x_i, x_i).$

Then there is the test supplementing the incompleteness of our symbolism. We do not mark (at least not completely) the types of our variables : hence we are liable to write nonsense – but we can never need a logical premiss to prevent us writing nonsense, a logical premiss only avoids error and promotes truth. Thus this test which is what is explained in the printed text is merely an adequate test which justifies our use of an incomplete symbolism.
If I am right some recasting will be necessary.
I am sorry that these ideas only occur to me at this last moment, after about the tenth time of reading – but I feel convinced that there is something in them. »

suggestions non pertinentes. La règle est un substitut qui pallie à une perception exacte de la signification. Toute l'utilité du symbolisme est lié à cette idée – nos esprits ne sont pas souvent à même de percevoir ce que $p \vee q$ signifie, mais nous sommes généralement de taille à voir que dans $p \vee q$, p précède q et $\vee$ se tient entre eux.

Ainsi *3. 03 [quel que soit la forme que nous retenions finalement] donne corps à la règle qui garantit que nos symboles ont une signification (quelle qu'elle puisse être) que nous devrions percevoir immédiatement si nos esprits étaient à même de percevoir immédiatement la signification complète (ce qu'ils ne sont pas). Ainsi cette règle donne corps au résultat de la théorie des types – même si n'importe quelle théorie qui préserve la règle ferait tout aussi bien l'affaire. La théorie des types est une tentative visant à fortifier suffisamment notre esprit de façon à ce qu'il voit ce que nos symboles signifient.

Mon autre point, selon lequel il y a une prémisse logique vraie dans *3. 03 est (je pense maintenant) faux. En effet, je pensais que nous voulions un Pp nous permettant de passer de $\vdash.\varphi(y, z)$ à $\vdash.\varphi(x, x)$, ceci indépendamment des difficultés concernant les types. Mais je crois que ceci peut être inclus dans notre « reconnaissance des cas spéciaux », et que cela appartient de toute façon à une couche de l'investigation logique plus profonde que celles que nous avons atteintes.[38]

Le philosophe recentre ici sa critique sur l'idée que *3. 03 est simplement un « test qui remédie à l'incomplétude de notre symbolisme », et c'est sur ce point que nous allons nous concentrer. Mais avant d'attaquer le problème de front, éliminons deux difficultés parasites. Dans la version définitive des *Principia*, *3. 03 apparaît comme un théorème, dérivé du Pp *1. 72, et non comme un principe. Le texte publié semble donc en cela s'écarter du manuscrit que commente Whitehead. Mais cela ne change rien au fond – le philosophe refuse en effet non pas tant l'idée que *3. 03 soit considéré comme un axiome, que, plus fondamentalement, l'idée qu'il soit conçu comme une proposition logique. La seconde difficulté est plus sérieuse, et mériterait un traitement plus approfondi. Whitehead semble considérer *3. 03 comme un principe imposant des contraintes sur le type des variables intervenant dans les prémisses. Or dans les *Principia*, *3. 03 ne fait qu'indirectement référence à la question du typage des

---

[38] « I think that you missed the point of my previous communication which was hurried and slipshod owing to press of engagements.

Of course I recognize that *3.03 is necessary for the reasons given in the text and in your suggested emendation – that is presupposed in my argument.

My point is that it is not a Pp of our logical system. You obscure the issue of [sic] saying vaguely 'It is part of logic to determine what arguments can significantly be supplied…' I agree, if by this you mean that we should expect to find this determination in a logic book, and in default of it [sic] may be led into error. But this does not make *3. 03 part of the logical system. God will find the logical system complete without it, just as it is complete without an axiom forbidding us to write '$\vdash.\in$Nc' or 'Nc$\in\vdash$.'. The 'logical system' is independent of our symbolism, and uses symbolism to convey ideas – the question as to when the symbolism conveys determinate ideas is outside the system, and is only important because owing to the infirmity of our minds we have to use symbolism (words or otherwise) formally, without perception of the exact ideas which ought to be conveyed – we each of us substitute slipshod individual fluctuating ideas instead of the exact determinate ideas which we ought to perceive. Accordingly in the exact determinate sense there is often no idea at all underlying our symbols, and in that sense they are merely shapes on papers.

In fact with all our efforts it is impossible to be quite sure as to what the exact ideas conveyed by our symbols are – if any. E. g. for years we thought that « $\alpha\in\alpha$ » might have significance.

We require a rule to secure exact significance to our symbols where our perception of exact significance is clouded. We ought not to want any theory of types or any philosophical part of logic, we ought to see meaning, and 'no meaning' is nothing ; so there is merely seeing ideas, and not-seeing ideas when there are none to see – But in fact, we get muddled with an uncertain cloud of fluctuating ideas, arising in our minds for all sorts of irrelevant suggestions. The rule is the substitute for the exact perception of meaning. The whole utility of symbolism is bound up with this idea – our minds are not often up to perceiving what $p \vee q$ means, but we are generally equal to seeing that in $p \vee q$, p comes before q and $\vee$ stands between them.

Thus *3. 03 [in whatever final shape we put it] embodies the rule which secures that our symbols have the significance (whatever it may be) which we should immediately perceive if our minds were equal to the immediate perception of complete significance (which they are not). Thus this rule embodies the outcome of the theory of types – though any other theory of types which saves [sic] the rule would do as well. The theory of types is an effort to brace our minds up to see what our symbols mean.

My other point that there is a true logical premiss involved in *3. 03 is (I now think) wrong. In effect I thought that we wanted a Pp to allow us to pass from $\vdash.\varphi(y, z)$ to $\vdash.\varphi(x, x)$, quite apart from the difficulty as to types. But I think that this must be included in our 'recognition of special cases', and thus anyhow belongs to a layer of logical investigation deeper than we have gone. »

variables, tout simplement parce que, comme Russell l'explique longuement, dans cette première section du livre, seules les propositions élémentaires (celles qui ne contiennent pas de variables) sont admises comme valeurs possibles. Dans l'œuvre publiée, le contexte de *3. 03 limite d'emblée le type – et tous les développements de Whitehead sur la contrainte typologique introduite liée au Pp deviennent difficiles à saisir. Cela laisse supposer que le *3. 03 dont il est question dans la lettre est une généralisation de *Principia* *3. 03[39], et, surtout, que la théorie des propositions élémentaires (section 3 chapitre 2 de l'introduction des *Principia*) ferait partie du « recasting » demandé par Whitehead à la fin de sa première lettre. Le changement, si changement il y a eu entre le manuscrit discuté dans ces lettres et la version publiée, ne modifie cependant pas le fond de l'affaire. Le problème soulevé par Whitehead demeure vivant dans les *Principia* : quel statut accorder aux contraintes sur la substitution des variables introduites par le Pp *9. 14, par exemple ?

Passons maintenant au cœur du propos. Rappelons que, pour les auteurs des *Principia*, les principes et les théorèmes logiques décrivent les structures les plus générales de la réalité et ne portent donc pas sur un langage particulier. Whitehead en tire ici la conséquence que les règles typologiques ne font pas partie de la logique, car elles sont, elles, intrinsèquement liées à une notation. Le 'système logique' « est indépendant de notre symbolisme, et utilise le symbolisme pour exprimer des idées – la question de savoir quand le symbolisme exprime des idées déterminées n'appartient pas au système, et est importante seulement parce que, à cause de l'infirmité de nos esprits, nous devons utiliser le symbolisme (les mots ou d'autres choses) formellement, sans perception des idées exactes qu'il devrait exprimé ». Dit autrement, l'erreur typologique consistant à appliquer une fonction propositionnelle à elle-même est du même ordre que l'erreur consistant à combiner au hasard les signes du langage choisi, sans prendre garde aux « idées » qu'ils visent ; ainsi « $\alpha \in \alpha$ » est mis sur le même plan que « $\vdash \in \mathrm{Nc}$ ». Bien entendu, de notre point de vue, des règles morphologiques, syntaxiques (celles définissant les formules bien formées), sont nécessaires pour exclure la combinaison « $\vdash \in \mathrm{Nc}$ ». Mais pour Whitehead, qui, comme Russell, considère la logique comme une science qui étudie certains objets, ces « règles » sont données avec les objets eux-mêmes. La grammaire des symboles n'est que le reflet des propriétés les plus immédiates des entités que ces symboles désignent.

L'algébriste qu'a été Whitehead sait parfaitement qu'il serait tout à fait possible de mettre entre parenthèses la signification des expressions d'un calcul pour s'intéresser à son fonctionnement formel. Mais précisément, la logique de Russell n'est pas une algèbre, et ce que reproche ici le philosophe à celui qui a été son élève est de ne pas réussir à rester à la hauteur de son exigence. Si la logique a un contenu, alors la théorie des types devrait disparaître, car elle n'appartient pas à ce contenu. Comme Whitehead le souligne : « Nous ne devrions pas avoir besoin de quelque théorie des types, ou de quelque partie philosophique de la logique que ce soit, nous devrions voir la signification, et « aucune signification » n'est rien du tout ». Le besoin d'une théorie des types provient seulement de nos difficultés à saisir les objets logiques, non de la structure intrinsèque de leur contenu. Nous avons besoin de l'aide de signe pour percevoir les « idées » logiques, mais ces aides sont autant d'obstacle dans la mesure où la perception des signes peut se substituer à celle des idées. Dieu, lui, « considérerait le système logique comme complet [sans théorie des types] ».

[39] Le *3. 03 de Whitehead pourrait se formuler ainsi : « étant donné deux fonctions propositionnelles, « $\vdash .\phi x$ » et « $\vdash .\psi y$ » dont les arguments sont de même types, nous avons $\vdash .\phi x . \psi x$ »). Telle quelle, la proposition serait très proche de *9. 14, qui utilise également la notion cruciale de « être du même type » : « si « ϕx » est pourvu de sens, alors si x est du même type que a, « ϕa » est pourvu de sens, et vice versa ».

La mise en cause du langage comme voile s'interposant entre notre esprit et ses idées est un thème classique[40], mais son usage dans ce contexte ne l'est pas – elle conduit en effet à considérer les règles typologiques comme de simples moyens permettant d'assurer à « nos symboles une signification exacte, lorsque notre perception de cette signification est embrouillée », et d'introduire une rupture entre les authentiques premiers principes de la logiques et ceux qui sont liés au typage des variables. Ces derniers ne concernent que notre mode d'appréhension du logique, non le logique lui-même. Ne minimisons pas l'importance du propos : la théorie des types n'est plus ici une théorie logique – elle intervient seulement à titre de « béquille » pour notre jugement, elle n'est qu'un « test » destiné à suppléer « l'incomplétude » de notre symbolisme – la théorie des type n'est ici qu'une tentative « visant à fortifier suffisamment notre esprit de façon à ce qu'il voit ce que nos symboles signifie ».

Ces deux lettres sont extrêmement riches, et pourrait donner lieu à de multiples analyses. Ainsi, prendre en compte ce que Whitehead dit permettrait probablement d'enrichir les discussions sur les interprétations, réalistes ou nominalistes, de la fonction propositionnelle. À première vue, on pourrait croire que le propos du philosophe apporte de l'eau au moulin réaliste, dans la mesure où il semble affirmer que les différences entre types reflètent les distinctions entre « idées ». Mais en réalité, les choses sont plus compliquées. Comme nous l'avons indiqué, l'absence de toute référence à la notion de proposition élémentaire, suggère que la réponse russellienne, sans doute non complètement convaincante, au problème soulevé par Whitehead, est à chercher dans la théorie de l'élémentarité et des différentes espèces de vérité. Or cette doctrine est précisément celle qui, selon Landini et Klement, engage les *Principia* dans la conception nominaliste des fonctions propositionnelles.

Mais laissons cette piste de côté. Si nous avons reproduit ces lettres, c'est parce que le propos de Whitehead rappelle évidemment bien des choses au lecteur du *Tractatus*. Faites le test – demander à n'importe lequel de vos amis wittgensteiniens quel est l'auteur de ces propositions :

> Nous ne représentons pas (du moins pas complètement) les types de nos variables : d'où le fait que nous soyons sujets à écrire des non-sens – mais une prémisse logique n'est jamais requise pour nous empêcher d'écrire des non-sens, une prémisse logique évite simplement des erreurs et promeut le vrai. […]
> Dieu considérerait le système logique comme complet sans [théorie des types], tout aussi complet qu'il n'est sans un axiome nous interdisant d'écrire « $\vdash \in Nc$ » ou « $Nc \in \vdash$ ». […]
> Nous ne devrions pas avoir besoin de quelque théorie des types, ou de quelque partie philosophique de la logique que ce soit, nous devrions voir la signification, et « aucune signification » n'est rien du tout ; on a donc simplement affaire à une vision des idées et à une non-vision des idées là où il n'y en a aucune à voir. […]
> La théorie des types est une tentative visant à fortifier suffisamment notre esprit de façon à ce qu'il voit ce que nos symboles signifient.

Il y a fort à parier qu'il vous répondra que l'on trouve ce genre de remarques quelque part dans les *Carnets* de Wittgenstein. Au moins deux thèmes, très présents sous la plume de l'auteur du *Tractatus*, sont en effet ici mis en avant.

En premier lieu, la distinction entre voir / ne pas voir d'un côté, et dire une vérité / dire une fausseté de l'autre rappelle très fortement la distinction tractatuséenne entre montrer et dire. Qu'une fonction ne puisse s'appliquer à elle-même, qu'une combinaison de signes soit un non-sens, cela doit se voir et ne peut donc pas, explique Whitehead, être exclu par une proposition. Une prémisse est vrai, et permet de déduire d'autres propositions vraies ; elle ne

[40] On trouve des choses similaires chez Leibniz ; voir par exemple *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, in *Opuscules philosophiques choisis*, Paris : Vrin.

peut pas nous interdire de formuler un non-sens. Whitehead serait ici en train d'avertir Russell, trois ans avant Wittgenstein, qu'il y a une difficulté dans le simple fait de considérer les règles typologiques comme des propositions – cela reviendrait à traiter le non-sens comme le faux, or le non-sens n'est même pas une proposition fausse. Le philosophe souligne lui-même, dans ses deux lettres, les termes de « théorie », de « non-sens » et de « voir » – non seulement il anticipe sur le contenu des critiques de Wittgenstein, mais la terminologie dans laquelle il le fait est très proche de celle qui sera utilisée dans le *Tractatus*.

En second lieu, le philosophe semble mettre l'accent sur un point que les commentateurs de Wittgenstein ont redécouvert seulement ces dernières années : l'importance qu'il y a à traiter la contradiction comme un non-sens banal, comme un non-sens du même genre que n'importe quel autre. Il n'y a rien de plus, dit Whitehead, dans « $\vdash\in \mathrm{Nc}$ » que dans « $\alpha\in\alpha$ » : « 'no meaning' is nothing », dans chacun des deux cas. La question de l'élimination du non-sens ne devrait donc pas même, en toute logique, se poser – et si elle se pose chez Wittgenstein comme chez Whitehead, c'est à cause de la ressemblance superficielle qu'ont entre eux certains de nos signes. De même que l'on identifie abusivement le *F* extérieur avec le *F* intérieur dans « *FF*(*fx*) », de même, explique Whitehead dans sa première lettre, on tombe dans la contradiction parce que l'on confond des symboles de variables typographiquement identiques.

Il est vrai que Wittgenstein aurait certainement refusé de prendre à son compte la terminologie « psychologisante » mobilisée par Whitehead (« *fluctuating ideas* », « *infirmity of our minds* », …) ; mais même sur ce point, la convergence du vocabulaire est frappante. En effet, la très heureuse expression de Whitehead, selon laquelle la théorie des types ne devrait être conçue que comme une tentative visant à fortifier nos esprits (« *an effort to brace our minds up* »), fait écho à la thématique de la thérapie philosophique, chère à Wittgenstein. Ce que nous dit ici Whitehead, ce n'est finalement rien d'autre que ceci : pour éviter le non-sens, il ne s'agit pas d'élaborer une quelconque « théorie », mais de mettre en place des moyens destinés à maintenir notre esprit à la hauteur de ce qu'exige de lui son langage (voir l'expression « *our minds are not often up to see …* », et « *our minds are equal to perceiving …* », utilisées à la fin de la seconde lettre). Quoi de plus wittgensteinien ? Et l'idée même que les règles typologiques sont à considérer comme des « tests », et non comme de véritables propositions, ne rejoint-elle pas, en un sens, le propos du célèbre paragraphe 6. 54, selon laquelle les propositions philosophiques « sont des éclaircissements en ceci que celui qui [les] comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen – en passant sur elles – il les a surmontées » ?

* * *

Les deux lettres de Whitehead ne démontrent pas que le philosophe aurait devancé les critiques que Wittgenstein adresse dans le *Tractatus* à Russell. Les questions de priorité sont rarement fondamentales ; de plus, déterminer avec précision la nature exacte des objections de Wittgenstein et de Whitehead n'est, nous l'avons vu, pas chose facile ; enfin, la conclusion de cet échange, comme les réponses de Russell, ne nous sont pas connues – elles auraient certainement pu permettre de mieux mesurer l'écart qui sépare Whitehead du *Tractatus*. L'important, pour nous, est ailleurs. Il est de réaliser qu'une grande convergence de vues et de formulations entre Whitehead et Wittgenstein a existé sur la question de la possibilité du non-sens. Insister ce point n'est pas inutile, car il montre que les objections plus tardives de Wittgenstein ne sont pas tombées sur un terrain philosophiquement vierge. Le fait est que des critiques très proches ont été soulevées avant la publication du premier tome des *Principia*, et que Russell a su apparemment trouver une parade qui, même si elle reste sans doute à bien des égards insatisfaisante, a su apaiser les scrupules de son ami.

De ce point de vue, ces lettres ne font que confirmer ce que les nouvelles études sur Russell ont, ces dernières années, établi. Le projet typologique russellien, s'il trouve son origine dans les paradoxes, n'en reste pas moins profondément énigmatique dans ses modalités et ses motivations. Une lecture attentive des *Principia*, et des textes précédant les *Principia*, permet de remettre en question bien des certitudes. Ainsi, comme nous l'avons vu, il n'est pas sûr qu'une interprétation ontologique de la théorie des types soit fondée. Landini et Klement prétendent même que c'est au contraire précisément parce qu'il n'y a fondamentalement qu'un seule sorte de choses, que l'élaboration d'une hiérarchie des types d'expression est, selon Russell, nécessaire. D'aucuns trouveront cette lecture forcée ou paradoxale. L'interprétation est cependant étayée par certains passages des *Principia* que Wittgenstein ne pouvait pas ne pas connaître. En complexifiant l'image de l'œuvre russellienne, les nouvelles études sur les *Principia* multiplient les points d'ancrage entre le monument russellien et le premier livre de Wittgenstein. Et là est, pour nous, l'essentiel : car c'est incontestablement en s'appuyant sur Russell que l'auteur du *Tractatus* entend le dépasser.

Il y a d'ailleurs fort à parier que l'image renouvelée, complexifiée, de l'œuvre russellienne qui nous est offerte aujourd'hui soit plus fidèle à celle que se faisait l'auteur du *Tractatus*. Les échanges informels très intenses qu'ont eus les deux penseurs ont certainement permis à Wittgenstein d'entrer dans la « fabrique » des *Principia*, de pénétrer les difficultés sous-jacentes, partiellement masquées dans le livre publié. Russell considérait qu'il revenait à son ancien élève de compléter son œuvre (ce qui, soit dit en passant, révèle à quel point elle ne le satisfaisait pas entièrement). Finir le travail, ce n'était évidemment pas, dans son esprit, répéter ce qui avait déjà été accompli. Cela passait nécessairement par une restructuration profonde de l'ensemble, permettant une articulation plus satisfaisante des calculs et de la prose. N'est-il pas possible de penser que les remarques de Wittgenstein consacrées à la théorie des types répondent à cette exigence ? L'hypothèse selon laquelle Wittgenstein s'oppose frontalement à son ancien maître sur la théorie des types a été, on l'a dit, généralement acceptée dans la littérature secondaire. Mais ne peut-on pas tenter, ne serait-ce que par jeu, de partir du postulat inverse ? Pourquoi ne pas considérer 3. 33 *sq*. comme un commentaire, certes engagé, mais un commentaire malgré tout des *Principia* ? N'est-il pas possible d'entendre la « dénonciation » de l'erreur de Russell comme la contrepartie d'une fidélité plus profonde : le philosophe anglais n'aurait pas su dire ce qu'il voulait vraiment dire, et la tâche que s'assignerait Wittgenstein serait de compléter sur ce point l'œuvre achevée, de rétablir l'intuition profonde que Russell (et ce serait sa seule erreur) n'a pas su tenir jusqu'au bout ?

Ce sont quelques pas dans cette direction que nous avons cherché, dans ce qui précède, à esquisser[41].

[41] Tel semble être le parti pris du nouveau livre de G. Landini (*Wittgenstein's Apprenticeship with Russell*, Cambridge and New York: Cambridge U. P., annoncé pour juin 2007), dont nous n'avons pas, au moment où nous terminons cet article, pu prendre connaissance.